

LE BONNET DE NUIT

JOURNAL ILLUSTRÉ

Humoristique-Comique

PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

LYON

VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.



LE BONNET DE NUIT

LE BONNET DE NUIT

JOURNAL ILLUSTRÉ

Humoristique-Comique

PARAISANT LE SAMEDI

Prix du Numéro :

15 CENT.

Un an 10 fr.
Six mois 5 fr.

BUREAU

Rue Saint-Côme, 2

LYON

VENTE EN GROS

MESSAGERIES DE LA PRESSE

Rue Confort, 12.

BRASSEUR & LASSOUCHE 1^{ers} Comiques du Palais Royal



M. BRASSEUR

Brasseur est né à Paris en 1831. About, Ulback, les fils Hugo, Got, etc., furent ses compagnons d'étude.

Ce fut en 1848 qu'il commença cette carrière théâtrale qu'il devait si brillamment parcourir, et, en 1852, il entra au théâtre du Palais-Royal, d'où il n'est jamais sorti.

Brasseur est certainement de tous les artistes celui dont la présence à Lyon a laissé le plus de souvenirs. Que de succès obtenus dans ses passages toujours trop courts ! Quel chaleureux accueil chaque fois qu'il apparaissait sur la scène !

Mardi soir, nous fûmes témoins encore de la sympathie que les Lyonnais lui ont conservée, par l'affluence considérable des spectateurs, malgré la chaleur torride qui emplissait la salle, bien trop étroite, du Gymnase.

Le Théâtre des Célestins, dès que Brasseur arrivait, prenait une vie nouvelle. Un enthousiasme de fou rire ébranlait la salle ; les applaudissements s'y mêlaient : c'étaient de délicieuses soirées !...

Quand reviendront-elles ?

Bientôt, car nous tenons de source sûre que Brasseur réapparaîtra aussitôt notre deuxième scène terminée.

M. LASSOUCHE

(Bauquin de la Souche.)

Lassouche, le compagnon comique de Brasseur, est digne de figurer à ses côtés.

Il est né à Paris et fut successivement graveur sur bijoux, peintre sur porcelaine, cartonier en fin, puis commis en curiosité vers 1848.

Mais ses goûts l'appelaient ailleurs : il tâta du théâtre et y réussit à merveille. Ses pérégrinations furent, au début, assez nombreuses. Après avoir successivement parcouru les théâtres de Montmartre, Batignolles, Belleville, fait un tour en Belgique, revenu au Théâtre Beaumarchais, il fit une étape de quatre ans à la Gaité, aux appointements un peu ristes de mille francs. Enfin, en 1859, il entra au Palais-Royal avec mille cinq cents francs qui sont aujourd'hui arrivés à six mille.

Ces petits détails intimes dévoilent que la vie d'artiste n'est pas souvent bien rose du côté matériel.

Lassouche nous avouait d'une manière assez comique, qu'avant d'arriver où il en est, il a

passé quinze ans à manger de la vache enragée... C'est dur ! mais une fois passé, disait-il, on en rit.

C'est sur l'invitation de son ami Brasseur, qu'il est venu à Lyon. C'est pour la première fois ; mais nous espérons bien que ce ne sera pas la dernière ! L'accueil fait à lui a été, de son aveu, trop bienveillant, et les rires qu'il a excités dans le public, trop nombreux pour ne pas avoir à le posséder encore.

PENSÉES D'UNE DEMOISELLE

COMMENTÉES PAR UN MONSIEUR

Drôle de chose que le mariage ; recto : la femme légitime, verso : la maîtresse.
Le mari est des deux côtés.

Affreuse chose que le mariage ; recto : sa femme, verso : l'amant
Et dire que le mari fournit aux deux côtés.

N'aimez pas si vous voulez être aimée.

Paradise qui n'est et ne peut être vrai qu'entre vous, cocottes

Quand on a tout perdu, c'est le moment de songer à faire sa position.

Aux dépens de ceux qui n'ont rien perdu...

Il faut toujours mettre l'homme dedans.

Dedans quoi ? Morbleu ! dedans vos griffes... et dedans votre cœur ? quand donc ? Ah ! pardon j'oubliais qu'elles n'en ont point...

Quelques hommes aiment avant, tous aiment pendant ; il en est bien peu qui aiment après.

C'est crânement salé, tout de même... Je voudrais bien savoir au juste ce que les femmes font en pareille circonstance ! Je crois qu'elles n'aiment rien du tout. Ah ! j'allais encore faire un oubli, — le prix de l'amour — comme elles disent !

Les femmes peuvent toujours donner leurs paroles d'honneur... Elles en ont tant !

Ah !!! enfin... voilà de la franchise !

Il est permis de ne pas être honnête ; mais il faut toujours être polie.

C'est bien encore de la franchise que d'avouer cette loi fondamentale du code de ces dames. Mais il me semble qu'un tel aveu devrait faire naître sur

leurs belles joues roses un fard naturel.

Hélas !...

L'homme tient du chien.

Il rapporte.

Et du chat, qui est-ce qui en tient ?...

Les femmes que les hommes aiment le plus sont celles qui les trompent.

C'est curieux, il faut l'avouer, que cet amour de la femme pour la ruse ; et pourtant c'est rationnel... Mais ce que je trouve de plus curieux, c'est qu'elle se croit d'autant plus aimable qu'elle est plus trompeuse ! Allons, je vois bien que ces dames n'ont jamais mordu dans l'amour vrai.

Il nous plaît que les femmes honnêtes apportent de grosses dots.

Le mari nous fait émarger au chapitre des fonds secrets.

A cela, il n'est pas besoin de commentaire.

On peut ne pas dîner, mais il faut toujours souper.

Chaque chose a son mauvais côté, n'est-ce pas ? surtout la vie de Bohème ; et bien plus en amour que dans tout le reste.

Notre pain, c'est le homard.

Bigre !!!...

Nos amours vont vite.

Oui, ils vont si vite, si vite, qu'à vrai dire ce ne sont pas des amours. C'est être à califourchon sur une mauvaise monture qui vous flanque à terre au premier caprice. — Parlez-moi d'un bon cheval.

Etre fière d'avoir des cheveux. Quelle bêtise ! puisqu'on en achète.

Mais ces dames ne savent donc pas qu'elles achètent tout, et, bien plus, qu'elles vendent tout. Quelles bêtises !!!...

Les hommes estiment leur femme et ne l'aiment pas ; ils nous méprisent, mais ils nous aiment ; donc ils ont l'esprit de leur siècle, mais il est certain qu'ils n'ont pas de cœur.

Bien touché !... Adieu aux hommes de cette espèce.

Les femmes honnêtes étudient leurs maris, nous, nous les approfondissons, mais nous ne garantissons pas la casse.

Eh bien ! amis, ne nous laissons pas approfondir, surtout le gousset.

LA VIE A PARIS

ou
DÉTAILLÉS ET DÉCLASSÉS

Par Alexis ROUSSET.

(Suite.)

MONSIEUR GOURDON

Nous qualifierons quelquefois M. Gourdon du titre d'usurier ; il mérite ce nom d'après la loi. Mais la loi n'est-elle pas un peu sévère ? La valeur de l'argent ne doit-elle pas augmenter selon le risque ? Décréter le contraire, c'est tuer l'emprunt dans les circonstances où il est le plus nécessaire.

Le commis ne s'était pas trompé ; M. Gourdon entra. C'était un homme de quarante ans environ, de taille moyenne, et de charpente robuste... Sa figure exprimait l'énergie, mais la grâce et la distinction en étaient absentes. Ses yeux, un peu petits, étaient vifs et avaient quelque chose de scrutateur. Son front, plutôt large qu'élevé, son nez gros, ses lèvres épaisses, un teint coloré, des cheveux qui tiraient un peu sur le roux, abondants, crépus et durs, tout dénotait en lui l'homme aux appétits vulgaires, en même temps que l'homme résolu et passionné. Le sens moral ne brillait pas sur sa figure ; cependant un observateur eût compris que l'âme de Gourdon, livrée à mille combats, pouvait avoir de nobles instincts, d'heureux retours.

Il était vêtu ce jour-là tout à fait en homme du peuple, et non en bourgeois : une blouse, une cravate de coton entortillée autour du cou, un chapeau rouge de vieillesse, un pantalon commun et de gros souliers composaient sa toilette.

Après avoir salué Engler, Gourdon dit à son commis :

— Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

— Pas grand-chose. Mais voici M. Engler, ou plutôt M. Berville, sur le père de qui, dans le Jura, vous avez fait prendre des informations.

— C'est bien ; je vais revenir. Excusez-moi, monsieur.

Et il sortit.

Le commis dit à Engler :

— Vous voyez comme le patron est vêtu ; vous ne le reconnaîtrez pas tout à l'heure. Il sort sans doute de la halle, où il a un comptoir important. Il en a un autre dans le quartier Mouffetard, le pays des chiffonniers, où il fait aussi de grandes affaires, et lorsqu'il y va, il se met volontiers comme ses clients, en véritable chiffonnier. Monsieur aime les métamorphoses. Il appelle cela de la mise en scène... Ce n'est pas un homme ordinaire que le patron ; non certes ; il est même très-fort... Cependant il a ses faiblesses. Oh ! je le connais bien... Je vous le dis tout bas, tout à fait entre nous, il aime les grands airs, et... les femmes. Mais ne me trahissez pas !

Le commis continua encore quelques instants ses médisances sur le patron ; puis il se tut, M. Gourdon revenait.

Il avait en effet changé de costume ; il était alors vêtu comme tout le monde dans la classe aisée.

— Eh bien, dit-il à Engler, mon commis vous a mis au fait : je lui avais recommandé de le faire ; vous avez six ans pour me rembourser sans que je puisse rien contre vous. Tâchez de vous acquitter avant cette époque ; vous me ferez plaisir, et vous économiserez les intérêts. Je vous préviens en ami. On nous accuse souvent ; que faisons-nous pourtant ? Nous calculons le bénéfice sur la chance à courir ; quel marchand n'agit pas ainsi ? Ne faut-il pas qu'une bonne affaire couvre d'une mauvaise ? et Dieu sait si les mauvaises abondent ! Constamment utiles, nous sauvons même quelquefois de pauvres diables du désespoir et de la mort, et sans que cela nous profite toujours.

Après ce speech, qu'Engler avait approuvé à plusieurs reprises d'un signe de tête, Gourdon compta en billets de banque la somme promise, contre des billets à ordre qu'Engler fit dans la forme qui lui fut indiquée ; puis Gourdon l'accompagna poliment jusqu'à la porte. Près de quitter son client, l'usurier dit :

— Si nous nous rencontrons dans le monde — car j'y vais quelquefois — gardez-moi le secret sur notre opération, comme je vous le garderai ; cela doit se passer ainsi entre honnêtes gens.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, dit Engler, com-

me j'en compte sur la vôtre. Adieu, monsieur.

Gourdon le retint :

— Encore un mot. J'ai oublié de vous demander des nouvelles de l'ami à qui je dois le plaisir de vous connaître. Monsieur le marquis Jules d'Algue est-il de retour ?

— Non ; il m'a écrit de province qu'il allait se rendre à la noce d'un de ses cousins, près de Besançon : cela retardera son arrivée... Cependant je crois qu'il sera bientôt ici.

Engler et Gourdon se séparèrent ensuite, en se serrant cordialement la main.

JULES D'ALGUE.

Engler, en sortant de chez Gourdon, se rendit dans la rue de Varennes, chez le marquis Jules d'Algue, alors absent de Paris, et dont il vient d'être question.

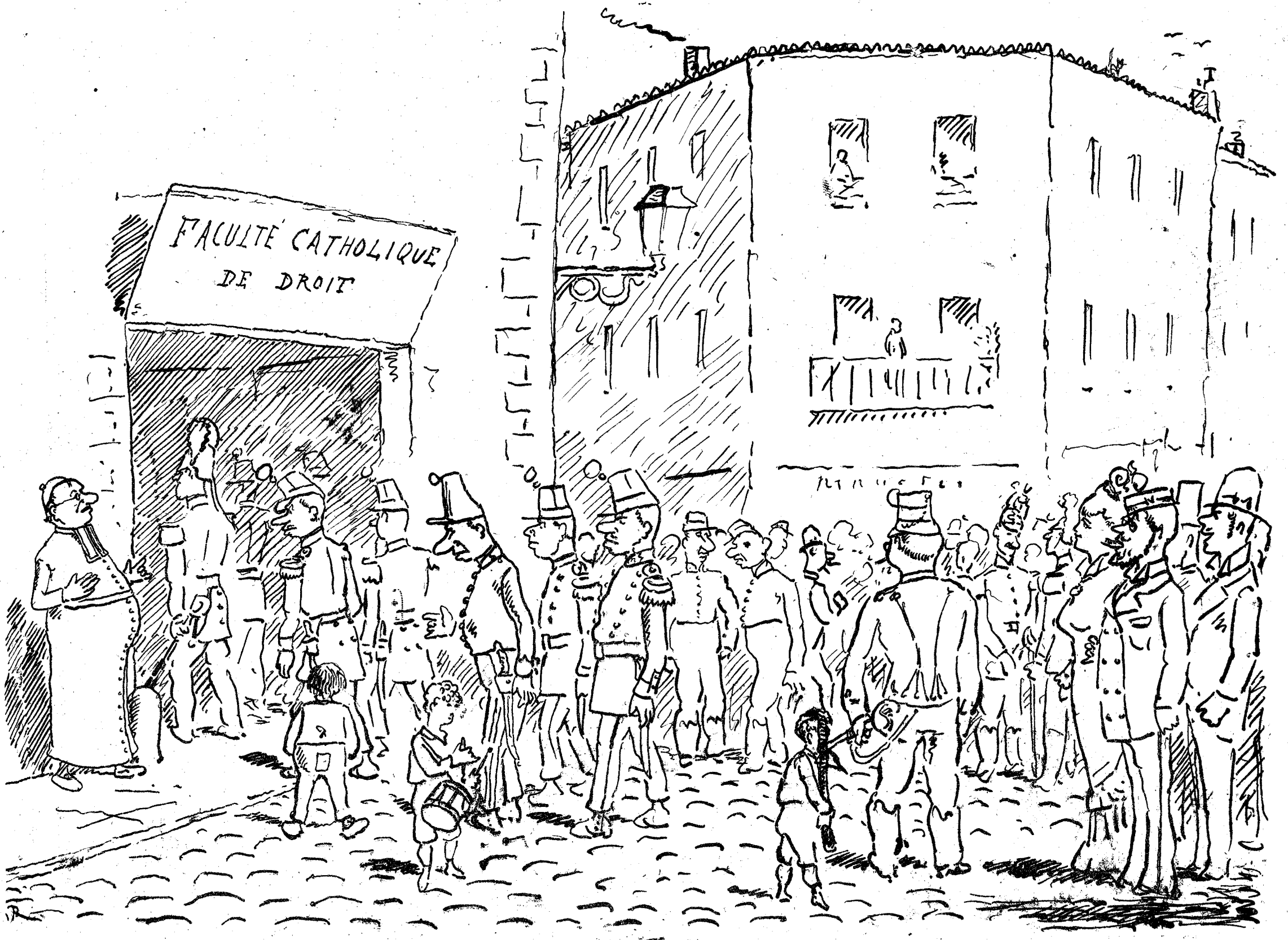
C'était un ami intime d'Engler. Ils avaient fait connaissance un jour où, dans une bagarre politique, le marquis, pour prix d'une franchise intempestive, allait devenir victime d'une brutale agression, sans le secours d'Engler. Celui-ci, doué d'une certaine force musculaire, avait promptement repoussé l'attaque. Le marquis, un peu contusionné, avait prié Engler de l'accompagner, et depuis ils s'étaient liés intimement. Leurs amitiés sympathisaient : passionnés tous les deux, tous les deux l'âme ouverte au beau moral, il y avait entre eux cette différence que le marquis, d'origine méridionale, pouvait porter la passion jusqu'aux excès les plus dangereux, jusqu'au crime peut-être, sauf à succomber ensuite sous le poids du remords.

Comme il n'y avait point d'équilibre entre ses desirs et sa raison, il devait être fatalement exposé à d'effrayantes orages. Engler était d'une nature bien moins violente : chacun d'eux portait l'empreinte de son pays natal.

Jeune, bien fait et quoique souvent taciturne, d'un caractère aimable, généreux et sans orgueil, le marquis plaisait à tout le monde.

Il avait alors vingt-sept ans et jouissait depuis peu d'une modeste fortune, faible héritage laissé par son père, qu'avaient aux trois quarts ruiné de folles entreprises.

Jules d'Algue avait à peine connu sa mère, et voici les dernières paroles du vieux marquis au lit de mort :



Un atroce farceur est allé raconter dans toutes les casernes que cet établissement avait obtenu la collation des grades. — De là, affluence d'ambitieux militaires qui se pressent aux abords de la Faculté libre, dans l'espoir d'obtenir de l'avancement. — Ahurissement de la Faculté. — Stupéfaction des voisins.

Mais surtout... surtout... ne cassons rien.

E. TOULONRIT.

PAR CI, PAR LA

Un officier en garnison à L... se présenta chez un tailleur et lui demanda deux habillements neufs, à une année de crédit.

— Mais, monsieur, observa ce dernier, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. Quelle garantie pou-

vez-vous me donner ?

— J'ai plus de trente fournisseurs à qui je dois, répondit l'officier, il me semble que c'est la meilleure preuve de la confiance qu'on a dans ma solvabilité.

**

Un lieutenant de chasseurs avait envoyé son ordonnance faire deux ou trois commissions. Le soldat en oublie une. L'officier en colère :

— Vous n'avez donc pas pour deux sous d'initiative ?

— J'en aurais bien acheté, mon lieutenant, mais je n'avais pas deux sous sur moi.

— Tenez, allez en acheter...

Le soldat cherche encore de la initiative.

**

Les pompiers de V... étaient appelés à faire l'exercice sur la place. Comme il faisait très-chaud (nous nous en apercevons), quelques-uns se déroberent et allèrent éteindre leur soif dans un cabaret.

Le sergent courut les rejoindre et s'écria, heureux de faire un calembourg :

C'est ainsi, pompiers, que vous pomez ?

— Non, sergent, dit un des buveurs, c'est ainsi que nous éteignons.

**

« Mon cher fils, il te faudra vivre pauvre ; ton cœur est passionné comme le fut le mien, plus encore peut-être !... conserve du moins toujours l'honneur, et meurs plutôt que de vivre dans l'infamie. »

Le jeune marquis, établi à Paris depuis cette époque, était tout récemment retourné en province pour réaliser quelques débris d'héritage déjà nécessaires à sa position chancelante. Il occupait à Paris, rue de Varennes, un modeste appartement au deuxième étage de la maison où se rendit Engler.

Aucun domestique n'y était resté ; le jeune marquis avait eu le malheur de perdre depuis peu une espèce de factotum, le dernier serviteur de son père.

LA TÉLÉGRAPHIE SENTIMENTALE

Engler prit la clef de l'appartement du marquis chez le concierge ; il y était autorisé.

Entré dans le salon, il en ouvrit les volets, et ses regards cherchèrent une personne aimée, une jeune fille qui demeurerait avec ses parents au premier étage de la maison en face.

Déjà la jeune fille était placée devant sa fenêtre, le front appuyé contre les vitres ; elle semblait rêver. Ses yeux se levèrent et sa figure rayonna de bonheur en apercevant le poète qui la regardait avec amour.

Laurette — c'était son nom — pouvait avoir dix-huit ans au plus. Elle était de taille moyenne, blonde, fraîche, une véritable image du printemps ; mais un peu d'embonpoint précoce pouvait lui faire donner plus que son âge. Son air naïf et bon se transformait cependant quelquefois, en laissant entrevoir que la jeune fille ne manquait au besoin ni de persistance ni d'énergie ; quoique bien plus jeune qu'Engler, elle l'aimait déjà profondément.

Une heure se passa sans autre incident que des regards et des sourires, une heure qui ne dura qu'une minute aux amants.

Cette charmante conversation muette fut interrompue soudain : une dame, trop jeune encore pour être la mère de la jeune fille, vint à pas de loup et surprit les tendres ceillades qu'on échangeait.

Engler, en apercevant la dame, se jeta vivement de côté, et se mit en observation derrière les rideaux qu'il entra'ouvrit. Il

crut alors reconnaître, aux gestes et à l'expression des figures, qu'une altercation s'élevait entre la nouvelle venue et la jeune fille, à qui les fenêtres du marquis étaient montrées avec un air de reproche ; cependant cette altercation assez vive était mêlée de quelques sourires, et les remoutrances y semblaient tempérées par l'indulgence et par l'amitié.

Enfin, cette petite scène ayant cessé, la dame se retira, faisant signe à la jeune fille de la suivre. Celle-ci jeta alors une dernière fois les yeux vers la fenêtre d'Engler, et l'ayant entrevu elle lui adressa, comme adieu, un regard plein de tendresse et de mélancolie.

Le jeune homme resta quelque temps immobile, en maudissant ce contre-temps fâcheux. Il espérait toujours une nouvelle apparition ; mais plus rien ne vint.

INTERVENTION MATERNELLE

Il rêvait encore lorsque le concierge entra.

— Monsieur, voici une lettre qui, je crois, est pour vous.

Engler lut la suscription :

« A Monsieur l'inconnu qui est actuellement dans le salon de M. le marquis d'Algue. »

Fort ému, il ouvrit la lettre.

« Monsieur,

« Il est sans doute permis de chercher avec des intentions honorables, à se faire remarquer d'une jeune personne ; mais à la condition de s'adresser bien vite à ses parents, afin de ne compromettre ni son repos, ni son honneur. Veuillez donc, Monsieur, si vous êtes un galant homme, vous faire connaître et déclarer vos intentions.

« Votre servante,

Comtesse de TOLLY. »

Impressionnable comme un poète, Engler demeura anéanti : ses intentions étaient pures. Il eût été le plus heureux des hommes qu'on voulût lui accorder la main de celle qu'il aimait, fût-elle pauvre. Mais pouvait-il demander cette main ? Sans fortune présente, sans état, toujours aux expédients pour vivre, comment prétendre à la fille d'un comte ? Oh ! qu'il avait mal agi en cherchant à s'en faire aimer sans se préoc-

cuper des suites de cette intrigue ! Hélas ! il avait compromis le repos de cette jeune fille, comme le sien à lui, et pour toujours peut-être...

Voilà bien l'amour ; il nous jette dans mille entreprises dangereuses, dont nous ne voyons que trop tard les périls.

Cédant à un premier mouvement, trop prompt sans doute, Engler prit une plume et écrivit !

« Madame,

« Je rougis de moi-même. J'ai cherché à me faire aimer d'une jeune personne que j'adore, quoique étant dans l'impossibilité de prétendre à sa main. Mon père, qui habite le Jura, a d'assez grandes propriétés ; mais moi, pour le moment, je suis pauvre, sans état, sans avenir bien certain, sans moyen sûr de faire vivre une compagne.

« Votre lettre a fait tomber le bandeau : je vais fuir celle dont la vue seule faisait mon bonheur... Ne me méprisez point, ni vous, ni elle, et plaignez-moi.

« PAUL ENGLER. »

Il remit cette lettre au concierge, et le pria de la porter à madame la comtesse de Tolly.

Il remonta, jeta un triste et dernier regard sur la fenêtre abandonnée de celle qu'il aimait, puis il quitta la place ; mais avant de s'éloigner pour toujours peut-être, il mit les 500 francs qu'il devait au marquis dans une lettre où il annonçait à son ami une absence de quelques mois, pour des affaires à régler dans son pays.

Il confia sa lettre au concierge, qu'il savait être un homme sûr ; puis il se retira chez lui, plongé dans un profond découragement.

Le jour suivant, un peu de courage lui revint : l'esprit du poète est toujours accessible aux illusions et ouvert à l'espérance !

— Publiions mon poème, dit Engler, et un jour de gloire effacera peut-être la distance qui me sépare de celle que j'aime....

Il avait des amis à Tours, et croyait savoir qu'on y imprimait à meilleur marché qu'à Paris. Il résolut de s'y fixer momentanément ; et il partit avec l'espérance que l'éloignement adoucissait ses peines.

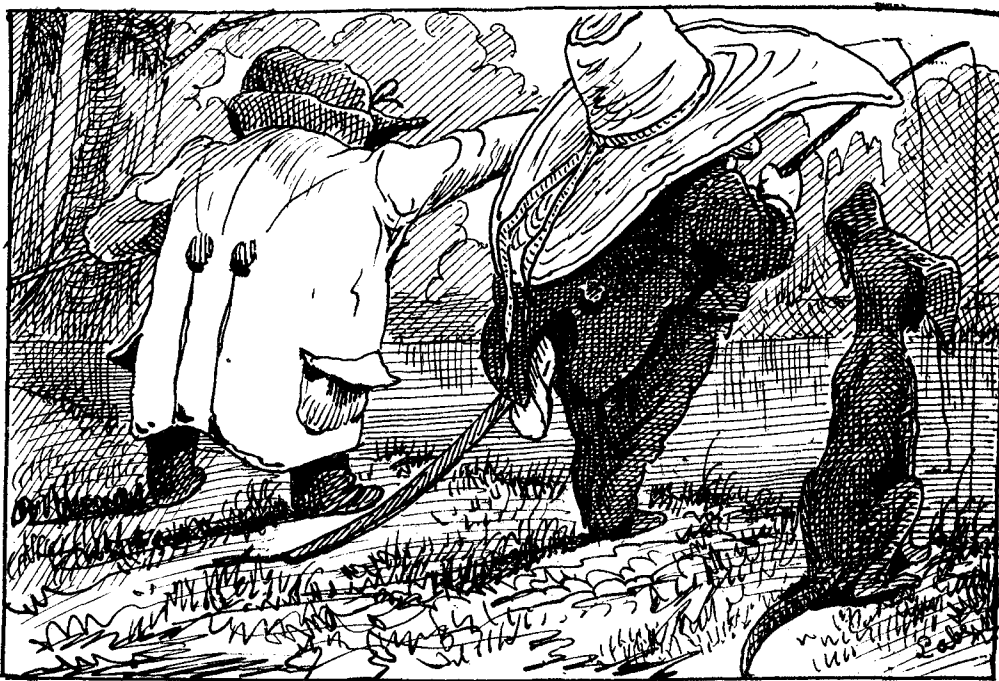
(A suivre.)

Al. ROUSSET.

UNE PARTIE DE PÊCHE (SUITE)



Grenouillard et Dodunais réfléchissent alors profondément...



Et se remettent à pêcher plus fort que jamais.



Cependant le soleil se couche et ils n'ont encore rien pris!! Tout, dans le paysage, respire le calme et la tranquillité d'une belle soirée d'été. Des champignons poussent jusque sur le chapeau de Grenouillard; une énorme sauterelle, perchée sur la tête de Dodunais, y fait entendre son chant uniforme.



Bientôt la lune a remplacé le soleil, Dodunais a peur, Grenouillard commence à trembler aussi.



De gros nuages viennent cacher la lune. Ils entendent un bruit.



Soudain une terrible apparition se présente à eux!!!



Sous la forme de trois brigands hérissés, déguenillés et armés de triques.